



**ZAREH**



# Le Zareh

**ZAREH**

Traduit et commenté par  
Robin Fabre

**LES  
ECL·  
AIRS**

यशोदा

Témoignage recueilli par Helen Sahagian, le 21 septembre 1980, à Boston, Massachusetts, pour le compte de l'Armenian Assembly Oral History Project.

L'essentiel des commentaires sont issus des travaux de Raymond Kevorkian, et en particulier son ouvrage *Le Génocide des Arméniens*, publié chez Odile Jacob.

Traduit et commenté par Robin Fabre  
Illustré par Clément C. Fabre  
Mis en page par Arthur Fabre

---

Au moment de faire ce témoignage, Zareh a 82 ans et, plus de soixante ans après les faits, il raconta pour la première fois et dans son intégralité son expérience de la déportation, du génocide et de l'exil.

Zareh ne parlait pas beaucoup de ces événements, il préférait se souvenir de Sebastia, de son adolescence heureuse et de l'époque où sa famille vivait paisiblement.

En arrivant en Amérique, il créa une association dont il devint rapidement le président, la Pan-Sebastia Rehabilitation Union, basé dans l'état de New York, et qui voulait regrouper et aider les exilés de la ville, aussi bien aux Etats-Unis qu'ailleurs dans le monde.

---

Mon nom est Zareh Kapikian, du quartier de l'Église Notre Dame à Sebastia<sup>1</sup>. Mon père s'appelait Kaloust Kapikian. Il eu d'abord quatre enfants : Mesrop, Manouch, Mgrditch et Hetoum, mes quatre frères. En 1894, la ville connue une épidémie de choléra et la mère de mes frères mourut. Mon père s'est remarié ensuite, mon frère Barouyr et moi sommes nés de cette seconde union. Kaloust est mort en 1912, quelques années avant le génocide.

Le quartier de l'Église Notre Dame était le secteur arménien. Nous avions plusieurs églises dans les alentours : l'église du Saint Rédempteur, l'église de Saint Sarkis et le séminaire. Les arméniens et les turcs vivaient dans des zones séparées et ne pouvaient communiquer. Les écoles, les familles étaient séparées. Les quartiers arméniens étaient autour de ces églises<sup>2</sup>.

J'avais dix-sept ans en 1915, j'allais au lycée Aramian, un lycée réputé d'où sortaient plusieurs futurs étudiants de l'université française d'Istanbul, de futurs médecins, avocats ou hommes

---

<sup>1</sup> En Turquie, les villes et villages ont très souvent deux ou trois noms en fonction de la composition de la population de la ville : un nom turc et un nom arménien, grec, juif, géorgien ou kurde. Sebastia est le nom arménien de la ville connu aujourd'hui sous le nom turc de Sivas.

<sup>2</sup> La grande région de Sebastia/Sivas compte à l'époque près d'un million d'habitant dont 204 472 arméniens. 136 000 d'entre eux vivent à Sebastia/Sivas même, faisant d'eux l'une des plus grosses communautés arméniennes d'Anatolie de l'époque

d'affaires. Je voulais étudier la pharmacie, entrer à l'université. Mon frère Hetoum, qui avait dix ou douze ans de plus que moi était lui-même parti à Istanbul, où il était devenu médecin en 1913. À sa sortie de l'université, il a été nommé médecin municipal <sup>3</sup> puis envoyé dans une petite ville, Yahlovaje, près de Konya où il restera jusqu'à la fin de la guerre.

Sebastia était une ville importante et notre école l'une des plus prestigieuses. Il y avait à côté de celle-ci une école pour les filles où elles pouvaient passer un diplôme. Contrairement aux turcs de Sebastia, les arméniens étaient très solidaires et pour eux le commerce et l'éducation étaient des priorités. Nous avions même notre propre hôpital et notre propre orphelinat où l'on accueillait les enfants de la région.

Le génocide n'avait pas commencé mais déjà en 1912-1913, les turcs allaient dans les villages arméniens des alentours et les détruisaient. De Sebastia, les habitants arméniens allaient dans ces villages pour ramener les plus jeunes et les mettre à l'abri à l'orphelinat. Il y eu parfois jusqu'à 500 enfants en même temps. On les mettait à l'école et on les formait pour les métiers de l'administration. Nous avions aussi un gîte pour les plus pauvres. Sebastia était une ville riche, mais ce gîte était destiné aux arméniens des alentours, ceux dont les villages avaient été détruits.

---

<sup>3</sup> L'Empire Ottoman, en guerre d'abord contre la Grèce puis du côté de l'Allemagne pendant la Première Guerre Mondiale manque à l'époque de médecins. Hetoum ne peut refuser le poste et est nommé médecin dans une petite ville de campagne, visiblement une importante caserne militaire. Il devient de facto médecin militaire.

C'est l'Église qui gérait tout cela, elle aidait les gens à tous les niveaux. Il faut comprendre que toutes ces belles choses ont attisé la jalousie des turcs à l'égard des arméniens et de leurs activités.

Avec l'autorisation de Talaat et Enver Pacha <sup>4</sup>, les turcs de Sebastia ont pu organiser en secret le génocide des arméniens de la ville.

Ils ont commencé par envoyer la police et des soldats dans les plus petits villages arméniens, vidant et détruisant les maisons. Et le génocide a commencé. En avril ou mai, un ordre du gouvernement central est arrivé, stipulant que les arméniens devaient quitter leurs maisons et être déportés. Nous ne savions même pas où nous étions censé aller mais ils allaient déjà nous mettre sur la route.

À la réception de cet ordre, ils ont lancé les premières attaques. Au collège américain de Sebastia, allaient entre trois et quatre cent étudiants arméniens. C'était un lycée réputé où l'on enseignait l'anglais et où l'on pouvait obtenir une bourse pour aller étudier en Amérique. Barouyr devait en sortir diplômé cette année-là. Il avait deux ans de plus que moi.

Les turcs étaient malins. Prétendant une menace pesant sur ces étudiants, ils les regroupèrent et les emmenèrent avec leurs professeurs sur une colline environnante à la ville où ils seraient

---

<sup>4</sup> Mehmet Talaat Pacha est le leader du mouvement Jeune-Turc, un parti politique nationaliste aussi connu sous le nom de Comité Union et Progrès, qui accède au pouvoir en 1909 après avoir renversé le sultan Abdülhamid II. Talaat Pacha devient Grand-Vizir de l'Empire Ottoman pendant la guerre. Il est le principal organisateur du génocide des arméniens, il donne l'ordre en avril 1915 de tuer tous les hommes, femmes et enfants arméniens. Condamné à mort par contumace en 1919 par le nouveau pouvoir turc, il s'exile à Berlin, où il meurt assassiné par Soghomon Tehlirian, un rescapé du génocide. Talaat Pacha sera ensuite réhabilité par le pouvoir turc en 1943, qui rapatrie ses restes au cimetière de Sisli à Istanbul. Ismail Enver Pacha, officier militaire turc et Ministre de la Guerre de l'Empire Ottoman pendant la Première Guerre Mondiale. Il est l'organisateur du génocide et de la déportation, premier exécutant de l'ordre donné par Talaat Pacha. Condamné à mort par contumace par le nouveau pouvoir turc en 1919, il part rejoindre l'armée Rouge combattre en Asie Centrale où il meurt en 1922. Enver Pacha sera ensuite réhabilité par le pouvoir turc en 1996, qui rapatrie ses restes au cimetière de Sisli à Istanbul.

soi-disant, sous protection américaine. Trois jours plus tard, les professeurs et les missionnaires américains du lycée revinrent et nous annoncèrent la mort des trois cents étudiants de 17 et 18 ans. Ils avaient été massacrés par les militaires turcs, à l'extérieur de la ville, devant les yeux des professeurs américains impuissants. Ce fut la première perte pour notre famille.

La peur gagna la ville de Sebastia, et notre quartier, celui de l'Eglise Notre Dame en particulier. Lorsque nous reçûmes la nouvelle de la mort de mon frère, nous étions en train d'être expulsé de notre maison. Les turcs rassemblèrent tous les hommes connus de la ville et les mirent en prison <sup>5</sup>. Ils en ont laissé sortir beaucoup à condition qu'ils ramènent de l'or ou de l'argent. Ceux qui n'en avaient pas ou qui ne voulaient pas en donner furent tués, les autres rejoignirent la marche des déportés.

Nous avons chargé tout ce que nous pouvions sur une carriole, tirés par deux bœufs. Nous emportâmes surtout la literie et les tapis <sup>6</sup>. Et nous partîmes, avec tous les arméniens de la ville <sup>7</sup>. Notre carriole allait très lentement et nous marchâmes quelques jours avant d'arriver au village de Çelebi, où le pire massacre de Sebastianais eu lieu.

Là, nous avons échangé nos bœufs pour un âne. Un tapis recouvrait l'âne. Un policier turc le vit et me dit : « Fils, peux tu

<sup>5</sup> Le 16 juin, à Sebastia les autorités arrêtent et jettent en prison entre 3000 et 3500 hommes parmi les notables arméniens les plus importants de la ville. Ils sont officiellement emprisonnés pour être protégés des massacres à venir. Le 23 juin, mille autres personnes sont emprisonnées lors d'une deuxième vague d'arrestation. Parmi eux, on compte des enseignants, des prêtres, militants politiques, médecins, pharmaciens, avocats, policiers, fonctionnaires, architecte... Ces prisonniers seront tous tués au début du mois d'août, à la fin des déportations.

<sup>6</sup> Cet élément est important : les arméniens n'avaient pas idée de ce qui les attendait. On leur parla de déplacement de population, de relocalisation. Ils emportèrent alors tout ce qu'ils avaient pour recommencer leur vie ailleurs.

<sup>7</sup> La déportation est extrêmement bien organisée et structurée : quatorze convois de 400 familles chacun partirent entre le lundi 5 juillet et le dimanche 18 juillet 1915. Les plus riches partirent les premiers, les plus pauvres en derniers. Quelques familles d'arméniens se convertirent à l'islam et purent rester à Sebastia. 4000 personnes furent envoyées dans un bataillon de travail. La famille de Zareh, bien que relativement aisée, fait partie du treizième convoi qui partit de Sebastia le 17 juillet 1915.

me donner ce tapis ? » Je lui ai donné sans demander à ma mère ni à mes frères et il l'a pris avec beaucoup de joie. Il est même allé remercier ma mère <sup>8</sup>.

Deux kilomètres avant d'arriver à Çelebi, les soldats ont rassemblé les hommes et les ont emmenés en prison. Mes frères Manouch, Mesrop, Mgrditch et moi en faisions partie. La prison était un grand garage où l'on entrepose habituellement les chevaux. Ils l'ont rempli de tous les hommes de la caravane. Nous étions la treizième et les douze précédentes avaient été massacrés avant nous.

Le policier à qui j'avais donné le tapis marchait autour des lieux où étaient rassemblés les femmes et les enfants. Il vit ma mère pleurer et il lui en demanda la raison. « Mes fils ont été emmenés » dit-elle. « Ton fils ? Est-ce le garçon qui m'a offert le tapis ? » Elle répondit que oui. Il demanda mon nom et promit de me ramener. Il est entré au milieu de la grange et a crié mon nom. « Zareh Kapikian ! » Mes frères essayaient de me dissuader de le rejoindre, croyant que j'allais me faire tuer. Mais j'ai reconnu le policier et l'ai rejoint. « Viens avec moi, je vais te ramener à ta mère » me dit-il. « Mes frères sont là-bas » lui répondis-je. Je refusais de sortir sans eux. Il demanda leurs noms et je les lui donnai. Il les appela à leur tour. « Haji <sup>9</sup> Manouch, Mesrop, Mgrditch Kapikian ! » Aux autres policiers

<sup>8</sup> Un escadron de l'Organisation Spéciale, unité militaire turque qui avait la responsabilité de la gestion du génocide, attendait les déportés dans les gorges de Yirihin Han, à quelques kilomètres au sud de Sebastia. Prétextant une recrudescence de brigandage dans la région, ils dépouillèrent les déportés et consignèrent toutes les prises dans des registres. Ces réquisitions étaient pour la plus grande partie d'entre elles destinées au parti au pouvoir, le Comité Union et Progrès. Certains soldats, comme c'est le cas ici, vinrent d'eux-mêmes prélever quelques objets de valeurs et les gardèrent pour eux. La famille de Zareh arrive dans les gorges autour du 25 juillet 1915.

<sup>9</sup> Le terme Haji vient de l'arabe Hajj, celui qui a fait le pèlerinage à la Mecque. Il est utilisé en Turquie comme marque de respect envers les aînés, ce que fait ici Zareh envers ses frères, bien qu'ils ne soient pas musulmans.



il dit les faire sortir du rang pour leur soutirer de l'argent. Ils le crurent et le laissèrent faire. J'étais déjà avec ma mère lorsqu'ils arrivèrent. Le policier leur dit de se déguiser en femmes et de rester discret. Ils prirent des habits à leurs épouses et restèrent déguisés ainsi jusqu'à la fin de la déportation<sup>10,11</sup>.

Nous sommes restés là deux jours puis nous avons du reprendre la route. Le manque de nourriture était extrêmement pénible. Les turcs, pour nous voler encore de l'argent, nous vendaient des sandwiches dix fois plus cher que la normale. À bout de force, nous poussâmes la caravane jusqu'à un village nommé Hasan Badri. Le long de la route, nous vîmes énormément de corps décapités, mutilés à la hache et qui restaient le long de la route. Personne n'avait le temps de les enterrer. Les turcs, derrière nous, nous pressaient d'avancer.

Arrivés à Hasan Badri, le policier nous retrouva. « Où que vous alliez, restez habillés en femme ! Ne les laissez pas vous retenir à quelque endroit que ce soit, continuez de marcher ! » Mes frères étaient habillés en femme, mais pas moi. Les turcs m'ont pris à nouveau et m'ont alignés avec d'autres hommes. Je devais payer pour ma liberté. Je fus emmené à ma carriole, où se trouvait toute ma famille. J'ai donné de l'or aux soldats et ils sont partis. Ils n'ont pas reconnu mes frères, ils les ont pris pour des femmes.

<sup>10</sup> Zareh mentionne ici pour la première fois les femmes de ses frères mais ne parle pas de leurs enfants. Il est avéré que Manouch, Mgrditch et Mesrop avaient plusieurs enfants chacun, mais il nous est impossible de savoir combien précisément.

<sup>11</sup> Le village de HasanÇelebi est situé en zone kurde, où les policiers kurdes remplacèrent les soldats turcs. Ce passage de flambeau est important : les turcs n'ont pour l'instant 'que' tué les hommes arméniens, accusés d'être des soldats à la solde de l'ennemi, et ont dépouillé les familles, sous prétexte de protéger leurs possessions des vols pendant la déportation avant de le leur rendre une fois les déportés arrivés en Syrie. Ils laissent aux kurdes l'essentiel des violences, des viols et des assassinats, se lavant ainsi les mains de toutes responsabilités. Les violences commises par les turcs ne sont alors, selon leurs dires, que des faits de guerre et non des faits de déportation et de génocide. La déportation, à HasanÇelebi, prend alors un tournant beaucoup plus violent. Les kurdes procédèrent à leur tour à une expropriation des dernières possessions des déportés et organisèrent l'exécution à l'arme blanche de tous les hommes de plus de dix ans des convois de Sebastia, Samsun, Tokat et Amasia. En quelques nuits, plus de 4000 habitants de Sebastia moururent au charnier de HasanÇelebi. La famille de Zareh arrive à HasanÇelebi au milieu du mois d'août 1915.

Puis nous sommes arrivés au village de Firincilar, à côté de Malatia, où nous avons dû abandonner notre carrioles et nos ânes. Nous avons dû tout abandonner<sup>12</sup>.

Nous avons commencé à marcher en direction des montagnes et nous avons croisé des gens qui revenaient en courant et qui pleuraient. « Ils ont tué ma mère et mon fils. Restez ici ! N'allez pas dans les montagnes ! »<sup>13</sup> Mais les policiers nous obligeaient à avancer vers les montagnes en nous fouettant.

Dans ce moment tragique je reçus une bénédiction. Nous vîmes de jeunes hommes, des arméniens, en train de construire une route. Mon frère me dit : « Nous ne savons pas ce qu'il va nous arriver, mais va au milieu de ces jeunes qui construisent la route. Tu as leur âge, tu passeras inaperçu. Moi je suis trop vieux, on me reconnaîtra. » Sans dire au revoir, j'y suis allé<sup>14</sup>.

L'un des surveillants me vit me cacher parmi les jeunes hommes et vint me réclamer une couverture, en échange de quoi, il ne me dénoncerait pas. Il était intelligent et avait compris que les femmes arméniennes cachaient leur or dans les doublures des couvertures ou des robes. Je lui ai donné une couverture où se trouvait effectivement de l'or que ma mère avait caché. Il la prit et me dit de me remettre au travail.

Ma mère, mes frères, leurs femmes et leurs enfants furent emmenés dans les montagnes. Personne ne savait ce qui les

<sup>12</sup> Le village de Firincilar (Hakimhan en arménien) est un important point de passage de la déportation. Ici, les kurdes tuent systématiquement à l'arme blanche tous les hommes ayant réussi à s'échapper de HasanÇelebi. Les garçons de moins de dix ans et les filles de moins de quinze ans sont enlevés et seront exterminés dans les environs de Malatia, la ville voisine. On retire aussi tout moyens de locomotions et les animaux de traie, laissant les déportés à pied garder le peu qu'ils peuvent emporter. Les personnes âgées et les infirmes sont abandonnés ici et livrés à eux-même. Zareh semble survivre ici grâce à l'argent donnée aux soldats, suffisamment pour que ceux-ci laissent tranquille sa famille. À ce moment-là, ils marchent depuis déjà plus d'un mois.

attendait.

Nous étions 175 garçons. Les plus vieux avaient à peine vingt ans. Nous construisions une route que nous pavions et l'on remplissait les jointures avec du sable que nous faisions nous-même en cassant des blocs de pierre à la main. Il n'y avait pas de machines, pas d'outils. Nous avons travaillé un mois ici. Dans les environs, nous voyions passer des gens de Erzerum, Kharpet et des gens d'encore plus loin, de Yerzingah. Chaque fois que des gens passaient, poussés par des soldats, ils nous questionnaient sur ce qui allaient leur arriver. Personne ne savait.

À Firincilar restaient les malades, les enfants, les femmes enceintes et les vieillards. Ceux qui ne pouvaient continuer à marcher Ils ont été laissés là, sans tente ni quoi que ce soit pour les couvrir. Ils n'avaient plus d'affaires, on leur avait confisqué leurs moyens de transports. Et nous construisions la route à côté d'eux.

Un jour, un responsable militaire est venu de Malatia avec cinq ou six policiers. Ils ont dit aux 175 jeunes hommes de s'aligner les uns à côté des autres et il en a fait s'avancer douze. Les douze plus grands parmi lesquels, par chance, je figurais. Ils séparèrent des frères malgré les plaintes et nous emmenèrent nettoyer les toilettes d'une prison voisine. Ils étaient extrêmement sales mais à ce moment-là, ignorant le sort réservé aux

<sup>13</sup> Le convoi des déportés suit la piste des montagnes vers les gorges de Kanli Dere (littéralement 'Vallée de sang'), tenues par des escadrons kurdes connues pour leur extrême violence. Ils déshabillent et dépouillent tout le monde. Les hommes sont tués, les jeunes femmes les plus attirantes sont converties et mariées de force. Le reste du convoi est emmené vers Samsat et Osin. Dans ces tueries et massacres successifs, ce sont surtout les hommes qui sont visés. Plusieurs arrivent à survivre, en se déguisant à la manière des frères de Zareh, ou en s'échappant comme Zareh le fait ici. À certains endroits, on épargne les plus âgés et les plus jeunes, à d'autres, non.

Les routes de la déportation se rejoignent toutes dans cette région, à quelques dizaines de kilomètres de la Syrie. Les déportés viennent de toutes l'Anatolie, d'Istanbul au Caucase et la colonne de déportations et les principaux 'camps' peuvent souvent être constitués de plusieurs dizaines de milliers de personnes.

<sup>14</sup> Ces groupes sont appelés Amele Taburi, un bataillon de travail, composés de jeunes hommes arméniens de moins de vingt ans destinés à une tâche précise et placés sous la direction de l'armée ottomane et dont les membres sont systématiquement tués lorsque s'achève leur tâche.

autres jeunes hommes, nous préférons être ici.

Il y avait un vieil arménien dans la prison. Il était très croyant, il faut le dire. Il priait pour nous à voix haute jusqu'au moment où nous avons quitté la prison. Il disait que nous allions tous être sauvés et que le destin serait clément avec nous.

Un autre responsable militaire est venu nous trouver et a demandé en turc si l'un d'entre nous savait s'occuper de chevaux et de carrioles endommagées. L'un de mes camarades, Tavit, un jeune homme plus âgé et plus débrouillard que moi, se porta volontaire et me força à lever la main moi aussi. L'homme nous a fait sortir et nous a emmené dans un champ près de la ville où se trouvaient peut-être plus d'une centaine de charrettes et de carrioles. Tous ceux qui étaient venus de Tokat, Amasia ou Samsun étaient venus en charrettes tirées par des chevaux et elles étaient toutes ici, dans ce champ.

Nous avons commencé à réparer ce qui pouvait l'être et nous nous occupions des chevaux mais au bout de deux mois, les turcs nous ont renvoyés auprès des dix autres dans la prison.

Quand nous y sommes retournés, le vieil homme était toujours là. Ses premiers mots pour nous furent : « Regardez les noms sur le mur. » Des 175 jeunes hommes de ma brigade de volontaire, 149 avaient été emmenés à la prison pour y être tués. Ils les ont attaché et les ont fusillés ici. Le vieil homme a écrit

leurs noms sur le mur.

L'officiel nous ramena dans un champ, près de Firincilar, où des hommes et des femmes étaient morts, tués, et devaient être enterrés. Nous avons creusé de très larges et profondes tombes et nous les avons enterrés. Les gens de la région cherchaient des arméniens pour travailler. Si bien que l'on venait nous chercher de temps en temps pour construire des routes ou faire d'autres travaux.

Quand nous sommes arrivés la première fois dans ce champ, beaucoup de gens étaient encore en vie. Ils nous donnèrent des nouvelles des déportés partis dans les montagnes. Presque tous avaient été tués. À ce moment-là, j'ignorais ce qu'il était arrivé à ma mère et à mes frères <sup>15</sup>. J'appris bien plus tard qu'ils marchèrent jusqu'à Suruç, où les turcs avaient besoin d'hommes pour travailler. Sur le trajet, on me racontera plus tard qu'une des femmes de mon frère et deux de mes nièces, de 18 et 14 ans ont été enlevés. Les turcs en ont tués beaucoup d'autres et pendant ce temps, je creusais des tombes.

Au milieu des cadavres, la situation sanitaire empirait, si bien que huit d'entre nous moururent de diarrhée. Nous n'étions plus que 4 pour travailler. Les femmes arméniennes du village pleuraient pour nous, de nous voir travailler ainsi <sup>16</sup>. Nous sommes restés un an. Dans les villages turcs des alentours, beaucoup

---

<sup>15</sup> Nous sommes à ce moment-là, plus de trois mois après la séparation de Zareh et de sa famille.

<sup>16</sup> Aux endroits où l'on dépouille les déportés de leurs possessions, et de leur moyen de transport en particulier, on force les familles à abandonner ceux qui ne peuvent pas marcher : femmes enceintes, personnes âgées, personnes handicapées. Se créent alors de petits camps de réfugiés, sous la surveillance des soldats turcs, comme c'est le cas ici. Zareh rejoint donc ce camp, qui comptera alors jusqu'à 200 personnes.

d'hommes et de femmes moururent aussi. Dieu les avait puni et ils acceptaient la punition. Et nous continuions d'enterrer les morts.

Lorsque nous avons fini de creuser les tombes, les militaires ont annoncé qu'ils allaient nous jeter dans l'Euphrate. Nous étions entre 150 et 200 survivants, affamés, sans rien pour manger et ils nous firent aller sur les rives de l'Euphrate. Là, nous trouvâmes des chevaux morts que nous avons mangé. Puis nous avons dormi dans ce champ, sur la rive du fleuve, encerclés par les kurdes qui nous empêchaient de nous échapper. Ils attendaient la nuit suivante pour nous jeter dans le fleuve et pour célébrer ici nos morts.

Durant la nuit, quelque chose de magnifique arriva : j'eus une vision. Il me semblait voir le Christ arriver sur un cheval, le visage lumineux, et il chassait les kurdes.

Au matin, tout le monde pleuraient autour de moi et je leur dis : « Nous n'allons pas finir dans la rivière, ils vont nous renvoyer au village. » On me traita de fou. Les kurdes autour de nous étaient plusieurs milliers. Ils se réjouissaient de nous jeter dans la rivière. Ils nous ont aligné et nous ont fait nous rapprocher de la rive. Les kurdes riaient. Ils me dirent : « Tu vois, ce que tu disais qui n'arriverait pas ! »

Soudain, un policier turc dont la femme était arménienne

arriva avec un papier dans sa main, qu'il montra aux kurdes et ces derniers, furieux, partirent. Il disait avoir un papier du gouvernement ordonnant notre retour immédiat au village. Et nous y sommes retournés.

Au village, les affaires de cent milles personnes avaient été laissées et l'endroit était remplis de pillard. Un turc est venu avec un cheval et une carriole. Il était accompagné de deux hommes qu'il commandait. Comme il leur parlait en arméniens nous nous sommes rapprochés. Les deux hommes étaient arméniens et le turc avait besoin d'aide pour transporter tout ce qui avait été abandonné ici. Nous avons tout mis sur des charrettes et nous l'avons accompagné jusqu'à Malatia.

On nous y a fait dormir dans une étable où nous sommes restés quelques jours. L'homme nous dit : « Je ne peux vous garder ici. Il n'y a qu'une seule manière de vous faire sortir : je vais vous déguiser en soldat. Vous êtes arméniens mais vous allez changer vos noms. Ton nom est Zareh mais maintenant tu es Saleh. Ton nom est Tavit Vosgyan mais maintenant tu es Tuvoud Osman. Je ne peux vous garder que comme cela. » Et nous avons accepté.

Il nous a emmené dans une maison où logeaient d'autres arméniens, avec qui nous allions récupérer tout ce qui avaient été abandonné, que nous chargions sur les charrettes du turc.

D'autres arméniens arrivaient. Nous sommes restés travailler à Malatia pour le turc jusqu'au printemps 1918<sup>17</sup>. J'étais muletier, je conduisais des charrettes tirées par deux chevaux, de Kharpert à Malatia et de Malatia à Kharpert. Nous apportions des raisins, des noix et nous ramenions du blé.

Un jour, le turc voulu nous envoyer porter du tabac de Malatia à Sebastia. Tavit, qui était plus âgé et plus sage que moi et qui était lui aussi originaire de Sebastia, lui demanda d'envoyer quelqu'un d'autre. « Allez-y, nous répondit-il, vous avez des prénoms turcs, vous ne craignez rien. » Et nous y sommes allés. Nous avons déposé le tabac à Reji et nous nous sommes installés dans un khan, un hôtel, pour y nourrir les chevaux. Alors que nous nous installions, un homme reconnu sur mon visage les traits de mon frère. Il s'approcha et demanda mon nom. Je dis : « Saleh. » Il me redemanda mon nom, mon vrai nom. Encore une fois, je répondis « Saleh. » Le turc dit : « Non, ton nom est Kapikian, parce que je connais ton frère qui est à Kerakhan. J'avais l'habitude d'y aller et je t'y ai vu. » Au milieu de toutes ces choses, il me demanda comment j'étais parvenu à me sauver de tout cela. Je ne voulus pas lui répondre, c'était inutile qu'il sache. Il partit en promettant de revenir le soir-même pour nous voir à nouveau.

Tavit me prit par le bras. « Zareh, prenons les chevaux et les

<sup>17</sup> Zareh est donc resté environ deux ans travailler pour cet homme. Il a quitté sa famille à la fin de l'été 1915 et n'a donc plus de nouvelles d'eux depuis bientôt trois ans.

charrettes et sortons de Sebastia. Faisons deux heures de route et allons dormir dans un champ. Cet homme peut-être dange-reux. »

Et nous sommes partis.

Lorsque nous sommes arrivés à Malatia chez le turc, une rumeur racontait que Antranig <sup>18</sup> avait mis des turcs dans une église à Erzerum avant d'y mettre le feu. Les turcs devinrent violent et voulurent massacrer les arméniens restants au village. Le turc qui nous protégeait était un homme bon mais il nous conseilla de partir. Il ne pouvait plus nous protéger. Il nous conseilla de rester discret, de n'entrer dans les khans qu'à la nuit tombée et d'en sortir avant le début du jour.

Puis nous sommes allés à Sebastia, repassant encore une fois devant les sites principaux du génocide que je n'avais que trop vu : Hasan Badri et Hasan Çelebi. Les turcs que nous rencon-trions en chemin se vantaient du nombre d'arméniens qu'ils avaient tués. Ils ne nous savaient pas arméniens, sur nos papiers étaient écrit Mkhtedi Saleh, ce qui veut dire Saleh devenu turc.

En passant le village de Olaj, un soldat turc vit nos papiers et ne les cru pas. Il nous dit : « Vous êtes arméniens ! » Il ne voulait pas nous laisser passer mais nous lui avons donné tout ce que nous avions et finalement nous a laissé continuer notre route. Il ne nous rendit pas nos faux-papiers.

<sup>18</sup> Andranik Ozanian, commandant des forces des arméniens volontaires. Originaire de la province turque de Giresun, il est d'abord homme politique au sein des partis arméniens Hentchak et Dachnak, puis, soutenu par la Russie Tsariste, il se rebelle contre le pouvoir ottoman en 1912. Il est, à partir de 1915 à la tête des forces des arméniens volontaires et rêve d'une Arménie indépendante. À partir de l'hiver 1918, l'Empire Ottoman perd de nombreuses batailles contre les russes et perd du terrain, aussi bien dans le Caucase que sur la côte Egéenne. Chacune des victoires de l'armée d'Andranik Ozanian devient prétexte pour les turcs à de nouveaux massacres. Pour les légitimer, on prête à Andranik et à son armée un grand nombre de faits violents, comme celui entendu ici par Zareh. Lâché par la Russie soviétique qui intègre l'Arménie dans son empire, Andranik Ozanian finira sa vie exilé au Etats-Unis. Il est enterré à Paris, au cimetière du Père-Lachaise.

Arrivé à Sebastia, j'ai laissé Tavit. Je voulais rejoindre mon frère, le docteur, à Konya. À Sebastia, je retrouvai un parent de ma mère et je lui dis que je voulais partir. Une seule personne pouvait m'aider pour me déplacer dans le pays : Vassag Antranig. J'allais le trouver et il promit de m'envoyer rejoindre mon frère et de me donner des papiers contre de l'argent. Il me présenta à un conducteur de camion allemand qui allait s'occuper de moi.

Avant de quitter Sebastia, ma mère avait confié à l'une des enseignantes de l'école américaine, Miss Grafim, plus de deux cents onces d'or. L'équivalent de plusieurs milliers de dollars. Ma mère les lui avait confiés en lui demandant de les donner aux survivants de la famille Kapikian. Comme je n'avais plus rien, je suis allé les récupérer. Je n'ai pris que vingt onces d'or parce qu'il était dangereux d'en transporter trop. Je suis allé les changer en argent turc et les ai donné à Vassag Antranig, qui les donna au conducteur allemand.

Et nous sommes partis, le conducteur et moi, en compagnie d'un soldat allemand. Nous nous sommes arrêtés à Ereyli, près de Caesaria <sup>19</sup>. L'axe du camion s'est brisé en plein après-midi. Le chauffeur parlait allemand, russe et d'autres langues que je ne comprenais pas. Et finalement dit deux mots de français que je compris. « Va nous chercher à manger. » Je suis allé dans le village et j'ai trouvé à manger. Pour me remercier, ils m'ont

<sup>19</sup> Nom arménien de la ville turque de Kayseri

donné une place pour dormir dans le camion et ils me confièrent la responsabilité de l'entretien du camion. Le chauffeur alla à Caesaria rencontrer l'administration pour qu'ils mandatent quelqu'un pour réparer le camion. On nous emmena dans un hôtel et chacun de nous avait sa propre chambre. Une pour le chauffeur, une pour le soldat et une pour moi.

Le lendemain, le soldat insista pour que je continue la route avec eux jusqu'à Istanbul, leur destination finale, mais j'insistais pour aller à Konya, rejoindre le docteur. Il signa de son nom un papier m'autorisant à me rendre à Konya et me faisant passer pour un soldat de l'armée ottomane. Je découvris à cette occasion, en lisant sa signature qu'il était général de l'armée de l'air allemande.

À la gare de Caesaria, je rencontrais deux habitants de Sebastia : Garabed Haveshian et Messian Gazoorian. Ils essayèrent de m'empêcher d'aller à Konya, craignant que les soldats en garnison m'arrêtent et me jettent en prison. Mais je n'avais pas peur, j'avais le papier du général allemand.

Le camion n'était pas réparé, si bien que l'on nous prêta un wagon pour le soldat, le chauffeur et moi. Nous y avons chargé la cargaison du camion et nous sommes parti pour Konya.

Je voulais m'arrêter à Yahlovaje, le village où se trouvait mon frère, mais un soldat turc ne voulait pas me laisser descendre.

Le général allemand est venu avec moi, il n'y avait qu'avec lui que je puisse descendre. Nous avons marché un demi mile ensemble, hors de la gare, puis il m'a embrassé et il est retourné au train.

Je suis allé au khan le plus proche et j'ai demandé s'ils connaissaient le docteur Kapikian. Le gérant, méfiant, me demanda qui j'étais. « Son frère » répondis-je. Ils m'ont donné une chambre et j'y ai passé la nuit. Le lendemain, on m'a donné un âne pour aller le retrouver.

Quand je suis arrivé, j'ai retrouvé Hetoum, mais aussi mon frère Haji Mgrditch, ainsi qu'Amiran, le fils de Haji Manouch, qui était parvenu à s'enfuir de Suruç en se cachant sous des moutons. Ils ont marché jusqu'à Yahlovaje. Eux, comme moi, ont enfin trouvé ici la sécurité.

Quand l'armistice a été signé <sup>20</sup>, nous avons enfin eu des nouvelles de notre mère. Elle était à Aintab <sup>21</sup>, avec Haji Manouch, la fille de ce dernier, Maryam, ainsi que la nièce de ma mère, Avsanna. Je dis alors à mon frère le docteur Hetoum que je partais pour Aintab. Il me donna la permission et je pris le train jusqu'à Adana. Alors que je voulais changer de train, des soldats m'interdirent de descendre, il y avait d'autres volontaires arméniens à cet endroit qui m'expliquèrent que les soldats me prenaient pour un espion arménien célèbre dont j'ai oublié le

<sup>20</sup> L'Empire Ottoman capitule et l'armistice est signé le 30 octobre 1918 dans le port de Moudros. Les ottomans renoncent à leur Empire, réduit à la seule péninsule anatolienne et sont soumis à l'occupation des alliés, français, anglais et italien. À ce moment là, Zareh n'a pas eu de nouvelles de sa famille depuis plus de trois ans. L'Empire étant occupée en grande partie par les français, anglais et américains, il devient plus simple pour Zareh de se déplacer.

Le traité de Sèvres octroi à la Grèce, qui figure parmi les vainqueurs de la Première Guerre Mondiale, une grande zone sur la côte égéenne de l'Anatolie. Très rapidement, en mai 1919, l'armée grecque débarque à Smyrne et commence à conquérir des terres. Débute alors une nouvelle guerre qui durera trois ans et qui verra la victoire de l'armée républicaine turque et l'avènement de Mustafa Kemal Atatürk. L'armée ottomane, malgré la défaite de 1918, reste mobilisée. Hetoum Kapikian garde son poste de médecin de garnison à Yahlovaje.

<sup>21</sup> Nom arménien de la ville turque de Gaziantep.

nom et qui, comme moi, venait de Sebastia. On me questionna sur ma destination. « Aintab » répondis-je. Après un certain temps d'attente, on me mis dans le train avec deux hommes de Adana qui d'appelaient Dajad.

Lorsque je descendis du train à Aintab, une de mes connaissances me reconnu de loin et couru dire à ma mère « Ton fils est là ! » Elle était alitée depuis plusieurs mois, mais à entendre cette nouvelle, elle s'est levée immédiatement, s'est habillé et a marché vers moi. Je l'ai rapidement trouvé, nous nous sommes enlacés. Elle n'était pas vieille mais ces épreuves l'avaient marqué. Avec toutes ces pertes, elle était déprimée, ne parvenant même plus à s'occuper d'elle. Les trois sœurs Der Babian, Pazantzem, Helena et Vartanouch, étaient toujours à son chevet. Ensemble nous sommes restés à Aintab <sup>22</sup>.

Nous n'avions pas assez d'argent pour partir. Nous avons envoyé Haji Manouch à Istanbul, pour travailler et gagner de l'argent. Il était très intelligent et ingénieux. Il a ouvert un commerce et a commencé à gagner de l'argent.

Je l'ai mentionné une fois, ma connaissance du français m'a sauvé la vie avec le chauffeur allemand. Cette fois, ce sont mes connaissances en anglais qui m'ont permis de m'en sortir. Un orphelinat a été ouvert à Aintab par la Croix Rouge. Le gérant, un anglais que nous appelions Monsieur Hyde, cher-

<sup>22</sup> Zareh ne mentionne dans son récit que les gens qui ont survécu à la déportation : sa mère, Manouch et ses enfants, Amiran et Maryam, ainsi que Mgrditch. Il dit rien de la femme de Manouch, Sirouhi qui pourtant a survécu. Il ne dit rien non plus de Mesrop, de sa femme et de leurs enfants, et n'évoque pas non plus la femme et les enfants de Mgrditch, probablement tous décédés durant la déportation.

chait quelqu'un pour garder la porte et s'occuper des 500 orphelins qu'il avait récupérés. On m'a conseillé d'aller proposer mes services. « Parles-tu anglais ? » me demanda-t-il. « Un peu, mais je vous comprends » répondis-je. « Je vais te confier un travail : tu vas rester ici nuit et jour et prendre soin des orphelins. » Je suis resté plus d'un an, jusqu'au printemps 1920, à garder la porte et à m'occuper des 500 orphelins, ainsi que de ma mère.

Jusqu'alors, c'était l'armée anglaise qui avait été envoyée pour protéger les arméniens et les orphelins. Mais une nuit, sans prévenir, ils sont tous partis <sup>23</sup>. Les turcs voulurent attaquer les camps arméniens, mais l'armée française, composée essentiellement de volontaires arméniens est soudainement arrivée, empêchant les turcs d'attaquer.

Les turcs étaient des barbares. Ils voulaient reprendre les villages aux arméniens et les français nous aidaient de moins en moins, si bien que les attaques reprirent.

Il y avait 500 garçons à l'orphelinat. Nous leur apprîmes à faire des bombes, à se servir d'arme pour barricader les routes afin que celles-ci deviennent infranchissables pour les soldats turcs. Ils virent qu'ils ne pouvaient rien nous faire.

Les français décidèrent de déplacer les orphelins et les arméniens à Alep ou à Beyrouth <sup>24</sup>. Alors, avec l'aide des français, les 500 orphelins et ceux qui le souhaitaient furent déplacés. Nous

<sup>23</sup> Une grande partie de l'Anatolie est occupée suite au Traité de Sèvres, par la Grèce, la France, l'Italie et le Royaume-Uni. Mais suite à l'entrée en guerre des grecs contre la Turquie, les anglais, italiens et français décident de se retirer de l'Anatolie, ne souhaitant pas prendre part à un conflit qui ne les concerne que de loin.

<sup>24</sup> L'Empire Ottoman démantelé, la France occupe la Syrie et le Liban, le Royaume-Uni occupe l'Irak, la Jordanie et la Palestine. Ne pouvant plus protéger les arméniens en Turquie, la France décide de les rapatrier en zone sécurisée dans leurs colonies.

arrivâmes à Beyrouth et on nous demanda ce que nous voulions faire. Nous avions décidé d'aller en Amérique, pour certains d'entre nous. Les autres iraient là où ils le pourraient. C'était compliqué d'aller en Amérique, il fallait connaître quelqu'un sur place pour en avoir l'autorisation. Nous pouvions aller facilement en France, comme certains l'ont fait, ou alors en Roumanie, ou en Bulgarie, où se retrouvèrent beaucoup d'habitants de Sebastia. Avsanna est restée à Beyrouth, elle avait 25 ans. Ma nièce Maryam, ma mère et moi avons obtenu un visa du gouvernement suisse. Sur mon visa était écrit que j'avais l'autorisation d'aller d'Istanbul en Amérique, mais pour ma mère et Maryam, je n'ai eu que des visas pour Istanbul.

Mon frère Haji Manouch et le docteur Hetoum étaient parvenus à économiser suffisamment d'argent pour nous faire rentrer à Istanbul. Nous nous sommes installés chez Haji Manouch et j'ai travaillé pendant deux ou trois mois dans son commerce, d'aout à octobre.

Au milieu du mois d'octobre, alors que nous traversions une rue extrêmement sale d'Istanbul, mon frère Manouch, mon neveu Amiran et moi, un homme nous attaqua avec un couteau. Il voulait tuer Amiran parce qu'il portait un chapeau européen. Il lui criait : « Gavoor, Oghli gavoor ! » Infidèle. Alors qu'il attaquait, j'ai hurlé et l'homme a laissé tombé le couteau,

que j'ai rapidement éloigné en le jetant au loin. Il eut le temps néanmoins, de frapper mon neveu au visage. Puis j'ai frappé le turc, si fort qu'il ne parvint à se relever. J'avais tellement de haine pour les turcs, j'aurais pu le tuer ici. Mon frère Manouch nous suivait et nous a dit de nous enfuir. Il a relevé le turc en lui demandant pourquoi il voulait s'en prendre à nous. Le turc voulu nous courir après mais Manouch le retint et l'a emmené au poste de police.

Amiran et moi sommes rentrés à la maison. Ma mère lorsqu'elle apprit ce qui venait de se passer, me donna enfin l'autorisation de partir en Amérique. « Je pleurerai soit ta mort ici, soit ton départ en Amérique » me dit-elle. Immédiatement j'achetais un billet. Le bateau partirait trois jours plus tard.

Entre-temps, une terrible nouvelle nous arriva, annonçant que Mustafa Kemal <sup>25</sup> avait fait pendre trois docteurs dont le docteur Hetoum Kapikian. Nous ne savions pas si cela était vrai, il nous était impossible de le vérifier. En tant que chrétien nous ne croyions pas les diseurs de bonne aventure. Pourtant, mon frère Manouch et moi sommes allés en voir une qui lisait dans le feu. Elle nous rassura, nous assurant qu'il prendrait contact avec nous très vite. Le lendemain, veille de mon départ en Amérique, nous reçûmes un télégramme qui disait : « Je vais bien, dites moi comme vous allez. » Le docteur était en vie.

<sup>25</sup> Atatürk, le nouveau dirigeant de la Turquie.



J'ai alors embarqué sur un navire de guerre allemand qui était devenu un bateau de transport de passager. Il y avait à bord trois cents arméniens, trois cents juifs et quelques autres qui voyageaient avec nous. Je laissais mon frère Manouch à Istanbul, le docteur à Yahlovaje, au milieu des turcs furieux, et moi je partais pour l'Amérique.